



## Archives de sciences sociales des religions

138 | avril - juin 2007  
Varia

---

### Jean-Claude Muller, *Les chefferies dii de l'Adamaoua (Nord Cameroun)*

Préf. de Luc de Heusch. Paris, CNRS Éditions – Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, coll. « Chemins de l'ethnologie » 2006, 210 p.

Jacques Gutwirth

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/6792>

ISSN : 1777-5825

#### Éditeur

Éditions de l'EHESS

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007

Pagination : 97-251

ISBN : 978-2-7132-2143-9

ISSN : 0335-5985

#### Référence électronique

Jacques Gutwirth, « Jean-Claude Muller, *Les chefferies dii de l'Adamaoua (Nord Cameroun)* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 138 | avril - juin 2007, document 138-66, mis en ligne le 12 septembre 2007, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/6792>

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

---

## Jean-Claude Muller, *Les chefferies dii de l'Adamaoua (Nord Cameroun)*

Préf. de Luc de Heusch. Paris, CNRS Éditions – Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, coll. « Chemins de l'ethnologie » 2006, 210 p.

Jacques Gutwirth

---

- 1 Jean-Claude Muller, au cours de sa longue et remarquable carrière d'ethnologue, a étudié longuement les Rukuba du Nigéria et publié six ouvrages et de nombreux articles à leur sujet ; ensuite, durant quatorze ans, il s'est voué aux Diï du Cameroun, auxquels il a déjà consacré de nombreux articles et deux livres, dont l'un sur leurs rites initiatiques, et celui qui fait l'objet de ce compte-rendu. J.-C. Muller a toujours été un ethnologue de terrain vivant parmi et avec les populations qu'il étudie, mais il réfléchit aussi en théoricien : ainsi « il a fait sienne en toute indépendance d'esprit la notion lévi-straussienne de "système de transformations" tout en étant attentif à l'histoire susceptible de l'éclairer », écrit Luc de Heusch dans sa préface (p. 5). Ce livre nous éclaire sur les traditions des Diï, leur rapport à l'islam et au christianisme mais aussi sur leur adaptation à la modernité.
- 2 Les Diï sont une population d'environ cinquante mille personnes occupant une vaste étendue au nord du Cameroun. Ils vivent dans une centaine de villages qui sont autant de chefferies de taille variable, parfois minuscule. Ce sont des agriculteurs céréaliers avisés, cultivant notamment l'igname. Aujourd'hui, les plus riches d'entre eux utilisent des tracteurs pour labourer. En saison sèche, les Diï se livrent à la pêche, qu'ils pratiquent individuellement ; la chasse est collective, notamment pour le gros gibier, mais désormais, avec l'existence des parcs nationaux et le prix exorbitant des permis de chasse – que seuls les touristes peuvent payer – ils en sont réduits à braconner. Muller apporte de nombreux détails sur leurs activités économiques.
- 3 La structure sociale de ces chefferies fonde leur principale cérémonie collective, la circoncision, car l'intronisation d'un chef s'accompagne de cette pratique, alors même que celui-ci a déjà été circoncis dans sa jeunesse. Muller expose les mythes qui justifient ces cérémonies, notamment ceux concernant les forgerons qui fabriquent les couteaux à circoncire requis par la tradition. Il note que l'on trouve dans une région relativement restreinte presque toutes les attitudes possibles quant à ce métier : elles varient du

forgeron considéré comme un chef au forgeron méprisé. Il rappelle, à la suite des hypothèses de Lévi-Strauss et de Luc de Heusch, les ambivalences entretenues par les sociétés « envers les grands techniciens, comme les forgerons et les techniciens de l'atome, qui sont soit honnis soit adulés » (p. 45). À propos des mythes sur les forgerons, Muller observe que beaucoup de Diï mettent en question la véracité de ceux-ci ; ainsi « ... personne – chrétien, musulman ou traditionaliste – n'a jamais vu quelqu'un tomber du ciel, et encore moins des gens nantis d'un savoir important » (p. 35). À ce propos, il note que nombre d'ethnologues, y compris « la génération lévi-straussienne » (p. 35) ont laissé l'impression de tenir pour acquis que les énonciateurs de mythes croyaient véritablement à ceux-ci. Voilà une remarque qui risque de soulever quelques réactions outrées de certains spécialistes...

- 4 Muller présente en détail les rites concernant la mort du chef et la sélection de son successeur. En principe celui-ci doit avoir eu un père, ou un grand-père – les deux de préférence – chef. Le choix peut prendre beaucoup de temps, plusieurs années même. On sait que le nouveau chef a été à nouveau circoncis, mais il doit aussi présider à la circoncision de jeunes garçons. Une cérémonie « d'enturbannement », d'habillage du nouveau chef a également lieu. Aujourd'hui, à cette occasion, celui-ci présente ses respects au sous-préfet, autorité civile, et des lettrés musulmans récitent des prières. C'est dire que ces cérémonies traditionnelles sont marquées par des éléments allochtones.
- 5 Le chef diï possède un « double » qui tient à sa nature sexuelle ambiguë : il s'agit d'un masque féminin qui représente le principe contraire de sa nature exclusivement masculine, acquise par ses deux circoncisions. Ces masques sont sortis, portés par des danseurs, lors de diverses cérémonies – circoncisions, cérémonie des prémices, lors du battage du mil du chef, etc. Muller compare les masques diï à ceux de leurs voisins qui représentent tous, sous des formes différentes, des forces de la nature et de l'au-delà. Le rôle politique du chef est examiné sous tous ses aspects. À noter que malgré son prestige ce n'est pas lui qui est garant des bonnes récoltes ou de la prospérité de son « royaume », mais son prédécesseur immédiat et dans une certaine mesure les autres devanciers plus lointains. Les ancêtres jouent un rôle important dans les croyances des Diï. Cependant les chrétiens et les musulmans ont tenté de les convaincre que c'était *Tayii*, Dieu, qu'ils invoquent en même temps, qui avait le véritable pouvoir en la matière. Les Diï ont été partiellement convaincus et désormais rendent aussi grâce à *Tayii*, dieu local ; les Diï chrétiens et musulmans, dans leurs prières et prêches invoquent eux aussi *Tayii*. Le passage d'une religion traditionnelle aux « religions du livre » se fait sans peine, au moins dans ce cas. Muller montre comment les monothéismes ont pénétré chez les Diï, avec l'arrivée des divers colonialismes, peul, allemand, français.
- 6 Aujourd'hui, les Diï sont activement engagés dans leur siècle. Le taux de scolarisation primaire est très élevé. Les missionnaires protestants ouvrirent la voie dès 1934 et même les parents musulmans envoyèrent les enfants dans leurs écoles. Ainsi un *lamido*, chef, déclare dès 1949 : « Je prie Allah parce que c'est un Dieu important qu'il faut se concilier ; mais je continue à m'adresser au diseur de choses sacrées pour éloigner les sorciers et pour que les génies de la terre me soient favorables. Enfin j'envoie mes enfants à l'école protestante pour qu'ils apprennent le français et deviennent des lettrés » (p. 159). En fait, il faut être aujourd'hui soit musulman soit chrétien pour être « moderne ». Il reste néanmoins des « traditionalistes » qui continuent à pratiquer la circoncision d'antan. À noter que dès l'introduction de l'islam, le problème de la circoncision joua un rôle important, non le fait de circoncire, recommandé par l'islam, mais l'utilisation des

couteaux dii qui servaient aussi aux ordalies et qui devaient donc être éliminés ; on les jeta et les remplaça dans certains village par de simples couteaux de barbiers. Pour les chrétiens, la circoncision n'était pas intrinsèquement mauvaise puisque les anciens juifs et chrétiens la pratiquaient ; de plus, elle est recommandée pour des raisons thérapeutiques ; cependant, pour la purger de ses éléments païens, les missionnaires conseillaient aux chrétiens de faire circoncire leurs garçons au dispensaire protestant. Certains rares parents qui suivaient cette recommandation, les envoyaient, ensuite, rejoindre dans le camp de brousse les autres garçons circoncis de manière traditionnelle. Les chrétiens imposèrent la monogamie aux convertis. Avoir plusieurs femmes ne les excluait pas de l'Église mais leur interdisait la communion. Cette prohibition provoqua des conversions à l'islam de chrétiens qui avaient pris une seconde épouse. Ce passage d'une religion à l'autre s'explique car l'élite lettrée voit entre elles plus de similarités que de différences. À noter que, de 1967 à 1969, Ahmadou Ahjido (1924-1989), président du Cameroun à l'indépendance du pays en 1960, fit abolir les corvées et l'esclavage qui existaient encore au nord du pays. Dans la foulée, il tenta d'islamiser de force les païens du nord. La contrainte ne fut pas partout pratiquée avec la même rigueur, mais l'activité missionnaire musulmane fut intense et l'État fit construire nombre de mosquées. En fait, avec l'absence quasi totale d'écoles coraniques, l'islam se borne pour la plupart des musulmans, aux manifestations minimales, surtout la prière. Une croyance ne put être éradiquée, ni par les tenants du christianisme ni par ceux de l'islam : celle à la sorcellerie. Les peines encourues pour faits de sorcellerie sont encore dûment mentionnées dans le code pénal camerounais (art. 251), reconnaissant ainsi implicitement l'existence de la sorcellerie.

- 7 Dans ce livre qui, sur tous les plans, présente une mine d'informations et d'analyses sur les Diï et les populations voisines, on trouve des données sur les pratiques à caractère religieux et on perçoit comment, dans le contexte de colonisations multiples, s'est développée une nébuleuse religieuse complexe.
- 8 Enfin il faut souligner combien l'éminent ethnologue Muller, grâce à ses enquêtes de longue durée et à ses dons d'analyse, contribue avec grande minutie, à la connaissance des populations dii et, notamment, de leurs croyances. De tels travaux sont essentiels pour la connaissance de l'Afrique.